

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



Bernard Fenerberg

Témoign de la barbarie nazie

18 MAI
30 2015

Création Clémence Demoulin
Marie Thil
Lucas Indovino



**Une histoire parmi des millions
d'autres...**



***« Et si c'était à refaire, je referais ce
chemin. La voix qui monte des fers
parle aux hommes de demain »***

Aragon

Une Histoire parmi des millions d'autres



Bernard Fenerberg naît à Paris en 1926, de parents polonais.

La famille part s'installer très vite à Bruxelles. En mai 1942, son père est déporté, tout d'abord, en France en vue du projet de construction du mur de l'Atlantique, et par la suite à Auschwitz, dont il ne reviendra pas.

Echappant de peu à la rafle du 3 septembre 1943, la famille se sépare. Bernard trouve refuge, auprès de l'abbé Bruylants, dans la paroisse Marie Immaculée qui héberge d'autres enfants juifs cachés et dans la clandestinité, travaille en tant que faoureur.

Le 20 mai 1943, dans le couvent Très Saint Sauveur à Anderlecht, Bernard alors âgé de 17 ans, sauve de la Gestapo 14 fillettes juives ainsi que leur accompagnatrice. Suite à cette opération réussie avec brio, le commandant Paul Halter, accepte finalement de laisser entrer Bernard dans la Résistance au sein des Partisans Armés et ce, malgré son jeune âge.

Récemment, il a écrit un livre autobiographique intitulé : « Ces enfants, ils ne les auront pas ! »

Comme disait Aragon : « Et si c'était à refaire, je referais ce chemin.
La voix qui monte des fers parle aux hommes de demain ».



Een verhaal tussen miljoenen anderen



Bernard Fenerberg was van jode polse ouders in Parijs, in 1926 geboren. Het gezin kwam daarna in Brussel te wonen. In 1942, wordt zijn vader naar Auschwitz gedeporteerd waarin hij stierf. Na de 3 september 1943 razzia, vluchtte hij bij de Bruylants Abbé in de parochie Marie Immaculée die andere verborgen kinderen onder brengt. Hij werkte zo als een leerling bontwerker met een verzettende vriend. Beetje bij beetje nam hij ook aan verzettende acties deel.

De 20 mei 1943 toen hij 17 jaar oud was, nam Bernard, met Paul Halter, aan de redding van een klein jood meisje deel die in een klooster van Anderlecht verbengt was en door de gestapo gedreigd was. Na deze success operatie keert hij naar het weerstand in de gewapende aanhangers terug. In 1995 vond hij het meisje terug diegene hij het leeft heeft gered.

Niet lang geleden schreef hij een autobiografie boek genoemd : "Die kinderen, zullen ze hun niet hebben!"

"en als het opnieuw verloopt, zou ik de zelfde weg nemen. De stem die uit het ijzer stijgt, spreekt aan de mensen van morgen.", Aragon.



1.HISTOIRE : Biographie de Bernard Fenerberg

En participant à l'expérience unique du « Train des Mille 2015 », trois jeunes, dans le cadre du cours d'histoire, suivent les traces et l'incroyable parcours d'un témoin de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons donc choisi de retracer le parcours de Bernard Fenerberg.

Bernard Feuerberg – dont le nom de famille a changé suite à une faute d'orthographe commise lors de la rédaction de nouveaux papiers d'identité et qui est devenu Fenerberg par la suite – est né à Paris le 14 avril 1926. Il est issu d'une famille juive polonaise. A 12 ans, Bernard doit faire face à une terrible nouvelle : c'est la guerre. Sa famille décide alors de prendre la fuite vers la France. Mais le retour à Bruxelles est presque immédiat suite au débarquement, en France, des troupes allemandes.

Déjà très jeune, Bernard se tient très au courant de ce qui se passe à l'extérieur et, très vite, il se sent révolté par les propos racistes, notamment ceux de ses camarades de classe insultant les Juifs. A l'âge de 15 ans, il trouve un emploi comme apprenti tailleur qu'il quittera vite au profit de celui d'apprenti fourreur. Il travaille aux côtés de Paul Sobol avec qui il se liera d'amitié. En raison de son jeune âge et suite à la loi antisémite instaurée par les Allemands depuis le 28 octobre 1940, il doit se présenter à l'administration afin de s'inscrire dans le registre juif.

En 1942, Bernard quitte son domicile accompagné de sa mère et de sa sœur Clara Fanny âgée de 12 ans – son père étant parti en France pour se rendre chez un oncle à Molenberk. Grâce à Bernard et à une association juive, sa sœur sera placée dans un couvent à Heverlee et sa mère ira chez une comtesse à Etterbeek où elle y travaillera en tant que cuisinière jusqu'à la fin de la guerre.

Le 20 mai 1943, sa voisine, Marieke, qui le nourrit, l'informe que la Gestapo accompagnée d'un dénonciateur connu sous le nom de « Gros Jacques » reviendront le lendemain pour enlever quatorze fillettes juives ainsi que leur accompagnatrice au couvent du Très Saint Sauveur situé avenue Clémenceau à Anderlecht. Il promet alors : « *Ces enfants, ils ne les auront pas !* », titre de son roman écrit après 70 ans de résistance et retraçant son courageux parcours durant ces cinq années atroces de guerre. Avec l'aide de son ami et collègue de travail Toby Cymberknopf, et l'aide de Paul Halter, le commandant en fonction des Partisans armés, un plan est établi pour sauver les fillettes de la rafle. La nuit venue, ils se rejoignent au couvent accompagnés de trois autres résistants. En voyant les résistants entrer dans le couvent, les religieuses sont tétanisées, car elles n'ont pas été prévenues de cette entreprise. Elles seront d'ailleurs ligotées pour faire croire à un enlèvement. Ils emmènent ensuite les filles terrifiées dans l'ancien appartement familial de Bernard dont sa mère paye toujours le loyer. Après une courte nuit, des Résistants du Comité de Défense de Juifs viennent chercher les enfants au petit matin afin de les conduire en lieu sûr.

A la suite de cette incroyable action, Paul Halter accepte d'incorporer Bernard, âgé de seulement 17 ans, au sein des Partisans armés. Il se voit alors mener de nombreuses missions de résistance : désarmer des officiers allemands, parfois belges, pour combler le besoin d'armes du réseau. Il doit également mettre le feu à un champ de colza destiné à l'armée allemande accompagné d'un autre résistant. Lors d'une autre mission sur un grand boulevard de Forest et malgré sa corpulence mince, Bernard pointe son arme sur des agents plutôt costaux et il parvient à les désarmer. S'en suit alors une course contre la montre pour sauver sa peau. Avec humour, Bernard proclame que s'il avait été question de Jeux Olympiques, il aurait remporté plus d'une fois la médaille d'or ! Une seule fois, Bernard recevra l'ordre de tirer sur quelqu'un. En effet, au lendemain d'une nuit pleine de périples, il doit se rendre à un rendez-vous afin de récupérer des armes. Une fois que celles-ci seront en sa possession, il devra faire feu ! Cette nuit-là, il ne ferme pas l'œil et ne cesse de s'agiter. Lorsqu'il arrive à l'endroit indiqué, Bernard ne

trouve personne. Il ne saura jamais si l'opération a été annulée.

En plus de son rôle en tant que résistant, il continue à travailler comme apprenti fourreur. C'est en consultant le journal qu'il trouve un garage rue Neuchâtel. Il n'a toujours que 17 ans. L'habitation face à laquelle il se trouve est principalement habitée par une majorité de personnes plus âgées. Il souhaite s'y installer avec son ami Toby. Ensemble, ils viennent passer une première nuit pour tester la sécurité des

lieux. Ils s'y installent pour quelques mois et, comble du destin, croisent souvent dans les escaliers des SS sans pour autant éveiller leurs soupçons. Petit à petit, Bernard se sent de plus en plus menacé, car les actions sont de plus en plus dangereuses et graduellement, à l'âge de 18 ans, il perd contact avec la Résistance. Afin de se mettre en sécurité, il part rejoindre sa mère chez la Comtesse d'Aspremont-Lynden où il exercera la fonction de domestique.

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent en Normandie, la fin de cette période d'horreur semble toute proche. En effet, le 3 septembre, les Alliés débarquent à Bruxelles, c'est la liberté pour Bernard et ses proches.

En décembre, il rencontre une jeune polonaise de 16 ans, née sous le nom de Cisia Lenkowitz et surnommée Cécile. L'amitié forte qu'ils partagent se transforme petit à petit en relation amoureuse. Le 13 avril 1946, la veille de ses 20 ans et malgré le jeune âge de sa bien-aimée, ils décident de s'unir à l'hôtel de ville de Bruxelles. Ils donnent naissance à Patricia en 1949 et à Gérard six ans plus tard. Aujourd'hui à l'âge de 88 ans, Bernard a deux petits-enfants ainsi que quatre arrière-petits-enfants. Il est comblé de bonheur.

En mai 1995, Bernard reçoit un coup de fil inattendu d'une certaine Mimi domiciliée en Californie. Celle-ci le remercie de lui avoir, ainsi qu'à sa petite sœur, sauvé la vie lors du sauvetage des fillettes dans le couvent. Bernard n'avait jamais reçu aucune nouvelle ! Par la suite, il retrouve, lors du congrès de l'enfant caché, plusieurs de ces femmes. Il

déclare : « *La veille du Congrès, nous sommes réunis, cinq des fillettes –Rachel, Mimi, Sarah, Yvette et Jeannine-, Paul, Tobie et moi-même* ». Un an plus tard, pour la première fois depuis soixante ans, une commémoration est organisée à la Maison communale d’Anderlecht où une plaque, placée sur la façade de l’ancien couvent, est offerte par le Service Social juif et l’Association de l’enfant caché afin de remercier cet acte de bravoure. Bernard s’en souvient et cite à la fin de son livre : «*Si je n’avais pas changé mes habitudes, le 20 mai 1943, en me rendant chez Marieke à la paroisse de l’Abbé Bruylants pour prendre le repas de midi et, si je n’avais pas eu la chance ensuite de contacter très rapidement Paul Halter qui dirigea l’action, que seraient devenues ces enfants ? Nous pouvons tous l’imaginer ...* »

Quelques photos :

1. Photo de Bernard Fenerberg à l’âge de 15 ans. 1941 à Bruxelles.





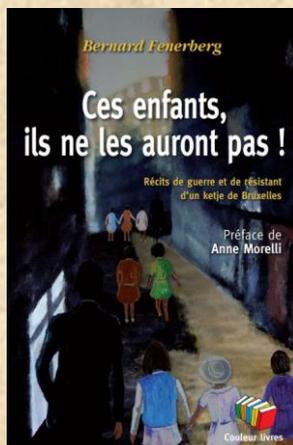
2. Photo de Bernard et Cécile Fenerberg prise à l'époque de leur mariage en 1946 à Bruxelles.



3. Photo de la famille Fenerberg, Joseph, Ruchla et les enfants Bernard et Clara-Fanny. 114 rue Terre-Neuve, Bruxelles. 1939.

Document intime :

Notre témoin a écrit un livre intitulé : "*Ces enfants, ils ne les auront pas*", édité aux Editions Couleur Livres fin de l'année 2013. Le titre n'est autre qu'une phrase citée par l'auteur en temps de guerre où il décida, alors à peine âgé de 17 ans, de sauver quatorze fillettes juives dans un couvent où la Gestapo allait opérer une rafle. Ce livre, véritable récit de vie, nous remémore ce sauvetage remarquable orchestré avec l'aide de ses fidèles amis. En voici la couverture

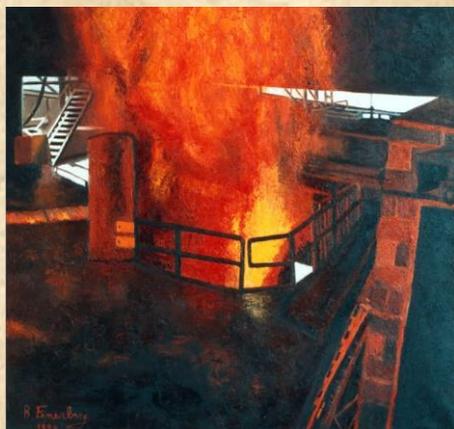


Peintures réalisées par Bernard :



1. Bernard Fenerberg
-1997-
Balises maritimes
-Normandie.

2. Bernard Fenerberg
-année inconnue-
Hauts fourneaux
Cockerill Sambre



3. Bernard Fenerberg -1993- Hauts fourneaux Cockerill Sambre

2.Extraits de l'interview de Bernard Fenerberg du Conti News Juin 2003 :

-**CN** : Tu es encore bien jeune quand la montée du fascisme commence. T'en rends-tu compte ? Constates-tu un changement des mentalités, des attitudes ?

-**BF** : J'avais douze ans en 1938, quand j'ai commencé à comprendre. Je suivais un cours de gymnastique à la Maison du Peuple et fréquentais donc les milieux socialistes. Je me rappelle que je collais des affiches contre Degrelle. Je ne sais pas comment ça se fait, mais je me suis intéressé très tôt à la lecture. Je lisais surtout des livres sociaux : Emile Zola, John Steinbeck, Victor Hugo surtout... C'est probablement comme ça qu'est né en moi un sentiment de révolte contre la société et ses injustices. Je pense que depuis toujours j'avais en moi un sentiment de révolte. En 1941, je suis allé travailler chez un patron fourreur chez qui j'ai rencontré Toby Cymberknopf. C'est lui qui, plus tard, a participé au sauvetage d'enfants. C'était un grand ami de Paul Halter. Ensemble, nous avons fréquenté les Faucons Rouges. Il m'a influencé dans mon aventure politique, il avait vingt-et-un ans et moi quinze. C'est à cette époque que j'ai lu Karl Marx. Je ne dis pas que j'ai lu ce livre comme un roman policier, mais ça m'a aidé.

(...)

-**CN** : La guerre éclate et qu'est ce qui se passe chez vous ?

-**BF** : On n'imaginait pas ce qui allait se passer. J'avais quatorze ans. Par contre, ce qui était grave, c'était la dureté de la vie quotidienne, car mes parents gagnaient difficilement leur vie. Pour tous les deux, la cuisine était leur lieu de travail et c'était comme dans la chanson « Papa pique et Maman coud ». C'était la misère, on ne mangeait pas toujours à notre faim. Malgré tout, ce n'est pas le plus mauvais souvenir de la guerre parce que ce n'était pas la toute grande misère. Même si j'en ai souffert.

(...).

3. Un récit inspiré part la vie de notre témoin.

« Je ne souhaiterais même pas cela à mon pire ennemi. J'ai été sauvée mais vivre à cette époque était une atrocité. »

Sa voix était tremblante, presque à bout de souffle, et elle reprit :

« Ce sentiment d'ignorance est le pire que l'on puisse ressentir : se sentir orpheline, sans réellement savoir, si tel en est bel et bien le cas, un sentiment d'abandon alors que la terreur est partout, présente jusqu'à vous tenir éveillée, craintive durant des semaines, une solitude intérieure que vous ressentez alors que vous n'avez jamais eu autant besoin de réconfort et d'amour...

Je ne comprenais pas ma situation, je savais certes qu'il fallait fuir, loin et vite, mais allez savoir pourquoi et comment je me suis retrouvée là-bas cette nuit-là ?

La guerre était déjà bien entamée, les soldats envahissaient l'entièreté de la ville, du moins, c'est ce que j'avais cru comprendre. Je n'avais plus mis le nez dehors depuis... tout compte fait, je ne le savais même plus. Que reste-t-il de la notion du temps lorsque que l'on passe des semaines, voire des mois, enfermée entre quatre murs ? J'avais toujours trouvé mon appartement ravissant et paisible, mais à force de ne plus en sortir, je l'avais analysé dans les moindres détails et cela lui retirait tout son charme. J'avais beau ne plus sortir, ce qui se passait à l'extérieur rendait l'atmosphère interne terrifiante.

Je n'avais jamais vraiment apprécié la routine scolaire mais, à ce moment-là, j'aurais tout donné pour revoir mes camarades et mon institutrice.

Mes parents étaient révoltés, mais comme d'habitude, mon père ne laissait rien paraître. J'avais seulement 9 ans en 1942, mais je comprenais que l'heure était grave. La douleur et la frayeur qui animaient les yeux de mon père en disaient long...

Les coups de feu se faisaient entendre de plus en plus souvent. Cette nuit-là, je sentis que quelque chose était différent, j'en étais toute déstabilisée, car je ne sais toujours pas si ce soir-là je vis mes parents plus inquiets ou plus sereins. Je me mis au lit un fois le rituel des baisers terminé, celui-ci fut plus long que d'habitude, et je m'endormis très vite.

Mon réveil fut plus que terrifiant, je ne pourrai jamais l'oublier. Comment n'ai-je pu me rendre compte de rien et dormir si profondément que pour ne pas me réveiller durant tout ce temps ? Jamais je n'aurai de réponse à cette question...

Je me réveillai seule, dans une pièce inconnue, simplement remplie de lits. Une dame entra par la suite. Elle avait une certaine quiétude et un regard bienveillant se dégageait de son visage. Après s'être présentée, elle m'emmena en bas, les couloirs étaient larges et froids. Partout les femmes qui voyageaient dans le bâtiment, étaient vêtues comme des nonnes et je compris alors que je me trouvais dans un couvent. Celui du très Saint Sauveur, ai-je appris plus tard. J'étais effrayée, pourtant l'établissement semblait serein.

Je me trouvais dans le couvent depuis plusieurs mois, toujours dans l'incompréhension de l'abandon de mes parents. A dix ans seulement, j'avais acquis une certaine maturité, celle-ci n'était pas habituelle pour les fillettes de mon âge. Je faisais partie des plus âgées. Malgré cette solitude perceptive, j'avais noué de forts liens avec Sœur Claire. Elle m'informait en cachette de l'avancée de la guerre qui se déroulait dehors et qui semblait si loin de nous.

Le 20 mai 1943, La chaleur était torride, nous avions tout de même passé une agréable journée à profiter du soleil.

Une fois la nuit tombée, nous nous sommes toutes mises au lit comme d'habitude, après la prière. J'avais horreur de ce moment. Pourquoi prier quelqu'un, qui, s'il existait réellement, n'aurait jamais permis de telles atrocités !

Un cri hostile me sortit de mon sommeil, je sentais que notre cachette avait été découverte. Une terreur incomparable m'envahit, je pensai à mes parents, c'était à eux de me protéger. Un mélange de haine et de peur s'empara de moi, ils n'étaient plus très loin, je percevais déjà leurs pas s'approcher. Jade avait déjà sauté dans mon lit et m'agrippait de toutes ses forces du haut de ses quatre ans. Je crois que je lui avais transmis mon angoisse. Ils étaient là... face à moi, un jeune homme, il n'était pas vêtu d'un uniforme. Un simple béret habillait sa tête. Il semblait si jeune.

Son regard croisa le mien et, comme par magie, toute ma peur s'envola. Je perçus, en un seul regard, toute la bienveillance dont j'avais besoin pour m'apaiser. Il était accompagné de trois

autres hommes, plus âgés, qui nous dirent de ne pas nous inquiéter, qu'ils étaient là afin de nous mettre dans un lieu sûr. Malgré cette horrible période, où nous devons dissimuler notre identité, je vis en ce garçon, qui ne devait pas avoir plus de dix-sept ans, un héroïsme incomparable et je sus que je pouvais lui faire confiance et remettre ma vie entre ses mains.

Il prit Jade dans ses bras et me tendit la main. Elle était humide. Saisie par cette chaleur, j'eus d'abord le réflexe de la retirer. Je savais que quelque chose d'inquiétant se passait dehors, mais, étant préservée de toutes les monstruosité extérieures, j'ignorais de quoi il s'agissait. Et puis, tout à coup, la pression qu'il exerça sur ma main m'extirpa de mes pensées, et tout s'accéléra.

Il fallait se dépêcher, je voulus prendre quelques affaires, mais il m'arrêta. Il fallait faire croire à un enlèvement. Du coup, la panique revînt en moi. Et si ces hommes ici présents étaient simplement des traîtres dénonciateurs voulant sauver leur propre peau. Après tout, ce n'était pas rare. J'étais hésitante, de nouveau perdue, mais je devais montrer l'exemple, j'étais l'une des aînées, mais je ne contrôlais plus rien. Mes jambes tremblaient sous le poids de mon corps si frêle. Je sentais la main me tirer, mais je ne fis pas un pas.

- « Bernard, mon nom c'est Bernard. Tu ne risques rien. Je suis là pour te protéger ! »

Je sentis mes larmes monter, j'aurais tout donné pour entendre sortir ces mots de la bouche de mon père. Pour que la main qui me tenait soit celle de ma mère tant aimée.

- « Ecoute Hanna, tu dois me faire confiance et me suivre, montrer l'exemple aux plus jeunes. Allez, suis-moi ! Sœur Claire nous attend. »

Et maintenant, le souci de la responsabilité pesait sur mes épaules. Et si la vie des petites dépendait de moi, celle de Jade, ma petite Jade ? Evidemment que cette pensée était absurde, mais cette période de guerre l'était tout autant.

- « Où allons-nous ? »
- « En sécurité, ils viendront bientôt vous chercher, mais je me suis fait la promesse qu'ils ne vous auraient pas ! »

Il faisait noir. Depuis la nuit où mes parents m'avaient déposée ici, j'avais terriblement peur du noir. La chaleur de dehors ne suffisait pas à me réchauffer le cœur. J'étais tirée par Bernard, sinon je pense que j'aurais été incapable d'avancer par moi-même.

Nous partîmes en tête, Bernard avait pris les aînées sous son aile. A la lumière, j'avais eu le temps de l'examiner. Il était mince, malgré la force que sa main exerçait sur la mienne. Je le trouvais sophistiqué. L'action inattendue ne demandait aucune tenue vestimentaire, pourtant il avait pris soin de se préparer, ses cheveux étaient bien rangés sous son petit béret. Maintenant, je n'entendais plus que les pas sur le gravier. Je me laissais guider par cet homme, vers l'inconnu.

Cette fuite m'a semblé interminable. Dès que nous percevions un bruit, je sentais sa main presser la mienne, prêt à réagir à chaque instant.

Nous sommes arrivés dans un petit immeuble et nous sommes montés les escaliers dans le plus grand des silences. J'étais au bord de l'épuisement, je n'avais plus le contrôle de mes jambes, je devais lutter corps et âme pour rester éveillée. Je refusais de penser à la souffrance que devait ressentir les plus jeunes. D'ailleurs, l'attente me sembla interminable. Parties plus tard, l'idée de ne jamais les voir passer la porte m'horrifiait. J'eus une longue discussion avec Bernard. Il ne s'adressait pas à moi comme à une fillette, et j'appréciais cela. Je pense d'ailleurs que ce dialogue m'a fait grandir. Il m'a expliqué qu'il avait, lui aussi, dû se séparer de sa famille pour la sécurité de tous. Il me comprenait.

Puis enfin, la porte s'ouvrit. Le soulagement fut immense. Jade était dans les bras d'un des hommes et je compris alors qu'ils nous avaient sauvées la vie. Je ne leur en serai jamais assez reconnaissante. Je ne pus m'empêcher de me retourner vers Bernard et de lui sauter dans les bras. Je ne connaissais ce garçon que depuis quelques heures, mais je savais dorénavant que nous serions liés à vie.

Si je vous parle aujourd'hui, c'est à lui et à ses camarades que je le dois. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Ils nous mirent au lit, après un tendre baiser de Bernard, je partis rejoindre les bras de Morphée.

Le lendemain, à mon réveil, ils n'étaient plus là et c'est avec la sensation que l'on me poignardait en plein cœur que je compris que je ne le reverrais probablement jamais...

Après 52 ans, j'ai été conviée au Congrès de l'Enfant Caché, je raconte rarement mon histoire. Malgré tout ce temps écoulé, les souvenirs de cette vie sont encore trop durs à exprimer. Je m'y suis rendue avec mon époux et là je reconnus les filles avec qui j'avais partagé mon enfance. Elles avaient toutes répondu présentes. J'avais bien évidemment gardé contact avec ma petite Jade malgré qu'elle soit partie s'installer en Californie. J'ai alors appris que c'était elle qui avait retrouvé la trace de Bernard, notre sauveur, et évidemment elle ne m'avait rien dit. Elle voulait que la surprise soit inouïe.

Alors, il se retourna, et au premier regard, comme il y a plus de cinquante ans, je vis en lui toute la bienfaisance, l'amour et l'héroïsme de l'homme à qui je devais tout.

4. Et aujourd'hui ? Notre témoin : Pauline Kayitare

Dans le cadre du cours de sciences sociales, nous avons rencontré Pauline, une jeune Rwandaise ayant vécu personnellement le génocide qui s'est produit en 1994 dans son pays d'origine.

Cette jeune fille, alors âgée de 13 ans, a vu sa vie basculer du jour au lendemain et a assisté à de véritables scènes de violence qu'elle n'oubliera jamais. Elle a perdu, dans ces massacres, la quasi-totalité de sa famille.

C'est à l'Institut Saint-Sépulcre, lors d'une conférence, que celle-ci a accepté de nous recevoir afin de nous raconter son histoire.

"A 13 ans, on ne peut pas avoir la force et la volonté de vivre toutes les choses que j'ai vécues durant le génocide, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est, encore plus lorsqu'il s'agit de voir mourir des membres de votre famille, vos proches, vos frères et sœurs ou cousins, c'est inimaginable... Je n'avais absolument aucune idée des événements qui allaient se produire. A l'âge que j'avais, on ne peut pas concevoir ni comprendre qu'il y ait des gens capables de commettre de telles atrocités. Tout a commencé, le jour où j'ai entendu à la radio que le président était mort, j'ai compris que quelque chose n'allait pas, mais jamais au point d'imaginer le massacre qui allait s'ensuivre.

Le lendemain, quand les Hutus ont débarqué dans le village, ils ont massacré le tailleur uniquement parce que celui-ci était tutsi. C'était l'homme le plus gentil de tout notre village, à chaque fois que je voulais le payer, il me disait d'aller acheter des bonbons avec l'argent et de les manger avec les autres enfants. Quand ils l'ont tué sous mes yeux, à la machette, je me suis demandé pourquoi ils avaient tué quelqu'un de si gentil ? J'ai ressenti beaucoup d'injustice à ce moment-là. Quand ma mère m'a dit de partir pour sauver ma vie, j'ai eu beaucoup de mal, mais j'ai réussi grâce à tout le courage qu'elle m'a transmis ce jour-là. J'ai couvert de baisers mes frères, mes sœurs, mes parents, mes cousins et mes proches. Devoir me séparer d'eux à l'époque était horrible, surtout dans un pays aussi beau que le Rwanda. Là où j'habitais, qu'ils soient Hutus ou Tutsis, les gens étaient tellement gentils les uns envers les autres, on ne vivait ni dans la peur ni dans la méfiance. J'avais une si belle vie. J'allais à l'école tous les jours, j'avais des amis, je ne pouvais rien demander de mieux..."

Pauline a retrouvé son père à la fin du génocide. C'est le seul membre de sa famille qui a survécu à ce drame: "J'ai eu beaucoup de chance de retrouver mon père.

Au moment où je l'ai retrouvé, je m'attendais également à revoir toute ma famille, mais, malheureusement, ce ne fut pas le cas. J'ai beaucoup pleuré. C'était affreux et très difficile pour moi."

Malgré le drame humain que Pauline a traversé, cette survivante a réussi à se reconstruire et à reprendre goût à la vie. En effet, on ne perçoit aucune animosité, aucune haine, aucune rancœur dans sa voix, mais, au contraire, énormément de douceur et de gentillesse : "J'ai commencé à me reconstruire quatre ans plus tard. Le déclic a été l'enterrement de ma maman et des membres de ma famille. Je me suis dit alors que ma mère serait si heureuse de savoir que j'ai réussi à avancer dans la vie et à pardonner. Cette réussite est due au courage qu'elle m'a légué. Je suis parvenue à pardonner et... pardonner aux autres, c'est se pardonner à soi-même. Lorsque l'on pardonne à l'autre, on n'a plus aucune haine. Une fois que l'on a trouvé cette force de pardonner, tout est plus facile, on peut remettre un sourire sur la vie. On vit beaucoup mieux avec un cœur rempli d'amour qu'avec un cœur rempli de haine. Avec de la haine, on ne sait pas avancer.

C'est le message que j'ai envie de transmettre aujourd'hui. J'ai aussi réussi à me reconstruire grâce à de belles rencontres. D'abord quand je suis arrivée à Paris, j'ai tout de suite su que je voulais vivre là-bas, dans la « Ville Lumière ».

Puis, j'ai rencontré mon mari en 2009 et je l'ai suivi en Belgique par amour. Il est aujourd'hui le père de notre petite fille de quatre ans et le futur père de la petite Nora qui grandit dans mon ventre. Le fait de donner la vie est merveilleux et m'a beaucoup aidée.

Le simple fait de vous raconter mon histoire aujourd'hui ainsi qu'aux jeunes de tout à l'heure (elle a donné 2 conférences aux élèves de St Sépulcre et St Joseph avant que nous la rencontrions), que vous me posiez des questions sur ces événements et que je puisse témoigner, transmettre ce message de mémoire à des jeunes qui le transmettront à leur tour m'aide énormément ! Ce sont toutes ces petites choses de la vie, ces petits moments de bonheur qui aident à reconstruire, c'est la vie qui reprend son cours et désormais j'arrive de nouveau à remettre un sourire sur la vie. Et je trouve la vie belle.

Aujourd'hui, je vis dans une société où je me sens en sécurité et, pour moi, c'est très important parce je sais qu'une telle atrocité ne pourra plus m'arriver. Mais, j'ai quand même une pensée pour toutes les mauvaises choses qui se déroulent aujourd'hui dans le monde ainsi que pour tous les peuples qui, comme le mien, ont souffert d'un génocide : les Juifs ou les Arméniens, par exemple. Il ne faut pas les oublier non plus et je vous remercie pour le travail de « passeur de mémoire » que vous faites parce qu'il ne faut pas oublier."

Si Pauline accepte de témoigner à l'heure actuelle, c'est dans le but de prouver qu'en ne baissant pas les bras, en transcendant sa propre douleur chaque jour, on peut faire avancer le monde.

Pauline, malgré toutes les atrocités qu'elle a vécues dans sa vie, transmet donc aux jeunes un message de paix, d'amour et condamne toute forme de haine, de ségrégation et de guerre.

C'est ce discours pacifique malgré toutes ces barbaries, cette croyance en la beauté de la vie et cette grandeur d'esprit remarquable qui nous ont le plus touchés lors de cette rencontre avec cette jeune miraculée.

Le lien qui unit Pauline, notre témoin contemporain et Bernard Fenerberg, notre témoin historique, est le fait que ceux-ci se sont tous les deux retrouvés, adolescents, dans la tourmente de deux des plus grands génocides qui ont marqué l'histoire de l'humanité. Ils ont vu peu à peu leur société se détruire autour d'eux et ont assisté à des actes de violence terrible.

Aujourd'hui, ils sont devenus des « Passeurs de Mémoire » et se mobilisent à l'heure actuelle pour le « Plus jamais ça ». Pourtant des années après le génocide juif, le génocide rwandais a lui aussi existé !

Bernard a été Résistant autrefois. Aujourd'hui, Pauline résiste, elle, contre l'oubli, témoigne et milite afin que l'on puisse trouver la force de pardonner.

Chacun soutient de tout cœur le fait qu'il ne faut jamais perdre espoir.

Des similitudes se marquent également dans leurs comportements. En effet, durant ces épreuves effroyables, tous deux ont fait preuve de subtilités, à plusieurs reprises,

leur permettant ainsi d'échapper à l'ennemi alors que celui-ci se trouvait face à eux.

Ces deux personnes ont réussi avec le temps à pardonner les actes odieux auxquels ils ont assistés même si ces malheurs ont révolutionné et détruit une partie de leur vie. Même si ce combat reste très difficile, ces êtres admirables véhiculent aujourd'hui un message de paix qui s'applique dans leur quotidien en accord avec leur magnifique personnalité, et, ce, dans le dessein de tenir les consciences éveillées afin que plus jamais le monde ne connaisse de telles abominations.

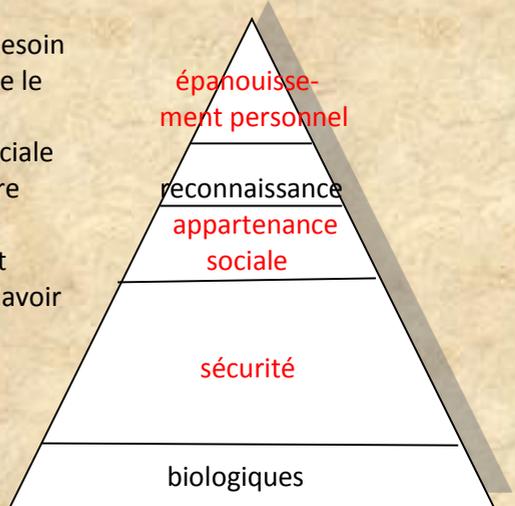
Théories psychologiques applicables aux deux témoins :

Nous pouvons analyser les impressions de nos deux témoins grâce à la pyramide de Maslow ou pyramide des besoins. Cette pyramide reprend les cinq besoins fondamentaux dans un ordre très précis (du bas de la pyramide vers le haut : biologiques, sécurité, appartenance à un groupe social, reconnaissance et épanouissement personnel) mais qui peut cependant différer en fonction de la personnalité de l'individu et de sa situation. Pour Maslow, aucun des besoins supérieurs ne peuvent être satisfaits si les besoins inférieurs ne le sont.

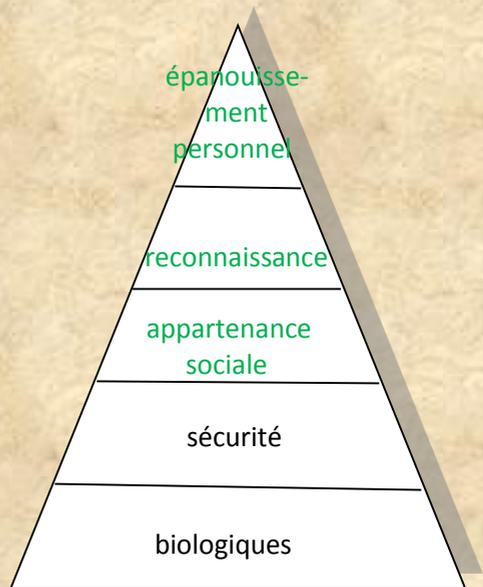
En ce qui concerne Pauline, deux cas se présentent :

- Lors du génocide, c'est le besoin de sécurité qui se trouve être le moins satisfait. Tandis que le besoin d'appartenance sociale n'est pas un besoin prioritaire pour elle, car elle ment sur son identité en se faisant passer pour une Tutsi afin d'avoir la vie sauve.

En temps de guerre, son besoin d'épanouissement personnel est au plus faible et est loin d'être satisfait.

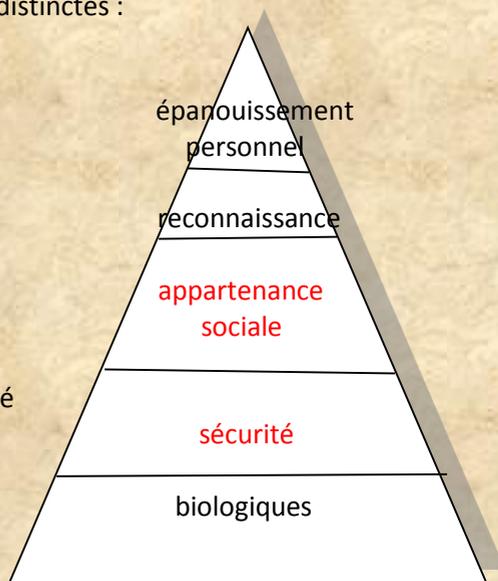


-Aujourd'hui, Pauline est devenue une femme libre, mariée et mère d'un enfant, bientôt de deux. Elle travaille et garde contact avec son père qui vit toujours au Rwanda. Sa pyramide des besoins a radicalement changé. Le besoin principal est celui d'épanouissement personnel qu'elle a atteint aujourd'hui, suivi du besoin de reconnaissance et d'appartenance à un groupe social de par son histoire, son couple et son travail. Ensuite, vient le besoin de sécurité qui n'est plus l'une de ses priorités puisqu'elle est devenue libre et qu'elle se sent maintenant en sécurité.

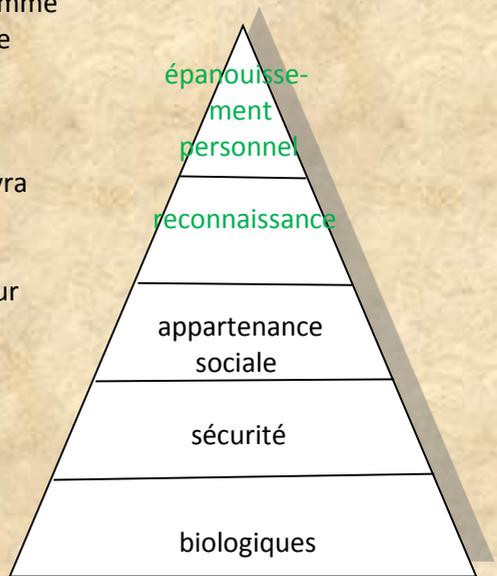


Dans le cas de Bernard Fenerberg, nous pouvons également représenter deux pyramides distinctes :

-En 1943, en pleine apogée de la guerre ravageuse, Bernard s'apprête à sauver des fillettes juives dans un couvent. C'est le besoin d'appartenance à un groupe social (celui des Résistants dont il veut faire partie) qui doit être comblé. Ensuite, vient celui de sécurité en deuxième position, car malgré son acte de courage, il est lui-même en danger. Il a d'ailleurs mis en sécurité toute sa famille et prend soin de lui-même en se cachant comme il peut.



Après la guerre, Bernard a bâti une famille avec sa femme Cécile qui donnera naissance à Patricia et à Gérard. Bernard pense encore souvent à la guerre et aux fillettes, dont il ne recevra des nouvelles que de nombreuses années plus tard. Le besoin supérieur est alors l'épanouissement personnel, suivi de l'appartenance sociale en tant qu'ancien Résistant. Son besoin de sécurité ne fut plus prépondérant à partir du moment où la guerre prit fin.



En second lieu, on constate que tous deux ont appliqué ce que l'on appelle dans le chapitre des faits sociaux, le phénomène de résilience. Tout d'abord, un fait social est la conséquence de notre cerveau, ou de notre psychique qui interfère, selon Freud, dans les maladies que l'on s'inflige. C'est à dire que la maladie a une origine psychique et non organique, ou en d'autres mots, il s'agit d'une maladie psychosomatique. Notre cerveau limbique (le cerveau des sentiments) influence soit positivement, soit négativement notre cerveau reptilien (le cerveau de la survie, des réflexes). Ceci peut alors entraîner ce type de maladie, ce qui réfère donc au fait social. La résilience est le fait de dépasser un traumatisme psychique ou physique et d'en créer quelque chose de positif, sans toutefois l'oublier.

Dans le cas de Pauline, l'assassinat de sa famille et de ses cousins tutsis, devant ses yeux, alors qu'elle était encore une jeune adolescente a constitué un réel traumatisme psychique. Cependant, elle a persévéré pour sauver sa vie en se cachant sous une fausse identité et en s'enfuyant. Elle voulait à tout prix ne pas renoncer à sa liberté. Après un long parcours expliqué dans la biographie, elle vit actuellement librement en Belgique où elle est mère d'un enfant et en attente de son deuxième. En d'autres mots, elle n'est pas restée prisonnière de son traumatisme et l'a transcendé positivement : elle s'est sauvée et s'est donné tous les moyens possibles pour obtenir la liberté qu'elle détient aujourd'hui.

C'est en écoutant son témoignage que l'on peut analyser ce fait social, car, aujourd'hui, Pauline a réussi à pardonner à ceux qui ont détruit son enfance et sa famille. Elle transmet

aujourd'hui un message de paix et crie haut et fort que son passé douloureux est maintenant une force qui lui a permis d'avancer.

En ce qui concerne notre témoin historique, Bernard Fenerberg, celui-ci a appliqué également ce phénomène durant la Seconde Guerre mondiale. En effet, ayant été séparé de sa famille à l'adolescence et, ce, dans un climat de terreur, ce fut pour lui un réel traumatisme psychologique. Pourtant, il a su le dépasser en sauvant ces fillettes juives en 1943. Il entra ensuite dans la Résistance afin de se battre pour les valeurs qui lui semblaient être justes. Il a aujourd'hui reconstruit sa vie et bâti une famille à qui il continue de prodiguer ses valeurs. Actuellement, il témoigne à propos de cette période pénible de sa vie et promulgue un message de paix.

5. Dans les coulisses : une affiche, une valise et des impressions.

Une valise :

Dans le cadre de notre travail de fin d'étude, nous présentons également aux Territoires de la Mémoire une valise dans laquelle sont exposées certaines pièces exclusives d'époque ainsi que notre livret :

- un casque de l'armée belge, autrefois coiffé par les Résistants ;
- une vieille peluche ornée d'une étoile juive, symbolisant les fillettes sauvées par notre témoin ;
- un béret, symbole du Résistant ;
- un album d'images, distraction des enfants datant de l'époque de la guerre ;
- une médaille des Résistants, telle que celle reçue par Bernard Fenerberg ;
- "*Ces enfants, ils ne les auront pas*", livre de Bernard Fenerberg paru en octobre 2013, retraçant son sauvetage et son parcours en tant que Résistant.



Les Territoires de la Mémoire, 30 mai 2015. Photo d'Anne Salien

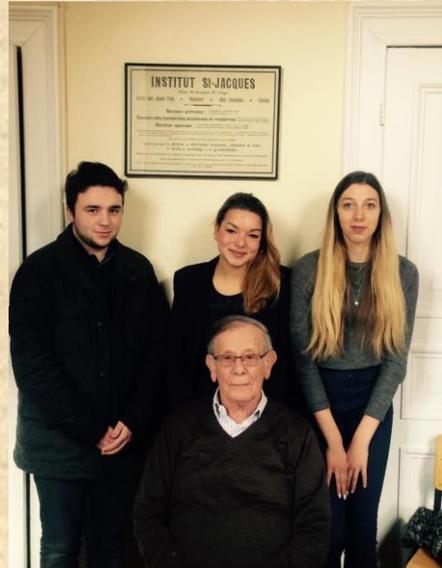
Une affiche :

Dans le cadre du projet « Train des Mille 2015 », nous avons eu à cœur de réaliser le projet d'une affiche symbolisant l'histoire de notre témoin et son parcours de vie durant la Seconde Guerre mondiale. Pour ce faire, nous avons fait réaliser un dessin représentant un résistant, Bernard, sauvant une fillette à l'étoile juive des soldats allemands, représentés par le casque. Les deux personnages évoluent afin de symboliser la détermination à vaincre l'ennemi tout en participant au sauvetage de l'humanité



Des réflexions finales :

- **Marie** : Bien que ce travail ait été conséquent et ait requis un certain investissement, le fait d'avoir abordé la période de la Seconde Guerre mondiale à travers les yeux d'un témoin contemporain, a nourri notre réflexion de détails et d'anecdotes essentiels et ce, dans la prise de conscience d'une telle atrocité. J'ai trouvé cette tâche enrichissante et la rencontre avec Mr Fenerberg fut le gage d'une humanité profonde. Bref, il s'agit d'un TFE indispensable à de jeunes étudiants de rhéto qui apprennent à poser un regard critique sur le monde.
- **Luca** : le point positif et essentiel du travail a été la rencontre avec le témoin qui fut, selon moi, instructive et émouvante.



Bernard à Saint Jacques
avec Luca, Clémence et Marie

- **Clémence** : C'est une chance d'avoir participé à ce projet unique. De plus, la période de la Seconde Guerre mondiale et la question juive m'ont toujours fortement intéressée, mais je n'avais jamais véritablement pris le temps d'approfondir cette période de l'Histoire. En outre, c'est un plus d'avoir pu m'appuyer sur un témoin actuel, car cela m'a permis d'aborder les choses différemment que lors d'un cours dans le milieu scolaire. Bref, un travail touchant, émouvant et passionnant.



Clémence, Train des « 1000 », mai 2015.

Photo Anne Salien.

« Ces enfants, ils ne les auront pas ! »

Bernard Fenerberg.

LYCÉE SAINT-JACQUES

échanger, vivre, avancer



Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir** à Liège du **18 au 30 mai 2015**.



www.LyceSaintJacques.be

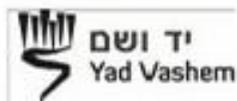
Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be



warveterans.be

